Ami du Clergé du 16 novembre 1933

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Petit Avent sur les noms prophétiques du Christ. — I. Et voici quel sera son nom : Admirable, 689.
A l'école des Saints. — LII. S. Clément : la papauté, 692.
Pour la fête de sainte Catherine. — Sa vie et sa mort, 694.
Pour la fête de la Médaille miraculeuse. — Les apparitions de la Sainte Vierge et leur signification, 696
Pour une Adoration perpétuelle. — IV. Les triomphes du Christ dans l'Eucharistie, 699.
Plans d'instructions pour le mois de la Sainte Enfance. — I. A quelles conditions Jésus naîtra dans nos cœurs, 703. — II. L'annonce faite aux bergers, 703. — III. Les bergers à la crèche, 704. — IV. L'appel des Mages à la crèche, 704.

PETIT AVENT SUR LES NOMS PROPHÉTIQUES DU CHRIST

I

ET VOICI QUEL SERA SON NOM : ADMIRABLE

Mes frères,

Nous sommes au seuil de l'Avent, de ce temps destiné par l'Eglise à nous préparer à la fête de Noël, à l'anniversaire de la naissance du Christ notre Sauveur. Ce temps comprend, vous le savez, quatre semaines, marquant les quatre milliers d'années qui, d'après une respectable tradition, précédèrent la venue du Messie.

Parmi le peuple juif, dépositaire de la vraie foi, descendance innombrable d'Abraham, qu'était venue éclairer la révélation de Moïse, des prophètes surgirent, annonçant un Messie Rédempteur, en des termes qui, pendant de longs siècles, tinrent le regard d'Israël tourné vers l'avenir et son cœur suspendu par l'espérance aux réalisations de la primitive promesse.

Le plus grand de ces prophètes, Isaïe, le désigne par des vocables d'un incomparable sens prophétique : « Celui qui doit venir, le Sauveur que vous attendez, voici comment les foules, dans leur adoration et leur reconnaissance, l'appelleront tour à tour : l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père des siècles futurs, le Prince de la paix. *Vocabitur nomen ejus Admirabilis, Consiliarius, Deus fortis, Pater futuri sæculi, Princeps pacis.* »

L'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père des siècles futurs, le Prince de la paix, savez-vous bien, m. f., tout ce que cela signifiait ?

Cela signifiait l'étonnante beauté du Christ. *Vocabitur nomen ejus Admirabilis.* On l'appellera l'Admirable.

Cela signifiait l'étonnante sagesse du Christ. *Vocabitur nomen ejus Consiliarius.* On l'appellera le Conseiller.

Cela signifiait l'étonnante force et la victoire définitive du Christ. *Vocabitur nomen ejus Deus fortis.* On l'appellera le Dieu fort.

Cela signifiait les magnifiques promesses du Christ. *Vocabitur nomen ejus Pater futuri sæculi.* On l'appellera le Père des siècles futurs, qu'il est venu annoncer et fonder.

Et cela signifiait enfin les admirables bienfaits du Sauveur Jésus, qui se peuvent résumer en un mot : la joie qu'il donnerait à toutes les consciences et à toutes les âmes de bonne volonté : *Vocabitur nomen ejus Princeps pacis.* On l'appellera le Prince de la paix.

Voudriez-vous que, en ce temps de l'Avent, nous méditions sur la beauté, la sagesse, la puissance, les admirables promesses, les immortels bienfaits du Christ Jésus ? Croyez-vous que nous n'aurions pas en quelques mots résumé tout l'Evangile, au moins autant qu'il peut tenir dans ces pauvres coquilles de noix que sont nos cervelles humaines ? Je l'essaierai donc, et dès ce soir, pour commencer la réalisation du plan que je viens de vous tracer, c'est de l'idéale beauté du Sauveur Jésus que j'ai dessein de vous entretenir.

« On l'appellera l'Admirable, » disait Isaïe. Pour commenter la parole du prophète, je voudrais vous dire combien est rare parmi les hommes ce titre d'admirable que nous avons pourtant décerné à Notre-Seigneur, et en second lieu avec quelle plénitude notre Sauveur l'a mérité par ses œuvres et par sa vie. Telles seront les deux idées que nous méditerons ensemble.

I. — *Le titre d'admirable est rare parmi les hommes*

J'ai dit en premier lieu, m. f., combien rare était, parmi les hommes, ce titre d'admirable que le prophète Isaïe, par avance, décernait à Jésus-Christ et que les générations à venir ont répété sur tous les tons. Or, il est possible qu'en m'entendant vous ayez eu — et je vous le pardonnerais — un premier mouvement de doute et d'hésitation intérieure. Admirable, c'est un titre rare parmi les hommes ? Mais c'est un des plus communs, au contraire ! Admirable ? mais vous ne connaissez donc pas notre littérature ? Quand nous disons, nous, d'un homme qu'il est admirable, cela veut dire qu'il est au-dessous de tout ! S'il valait quelque chose, nous tâcherions de trouver, dans notre dictionnaire, des épithètes plus retentissantes que celle-là ; et vous savez qu'elles ne manquent pas, les épithètes retentissantes, prestigieuses, étonnantes. Je ne cite que celles écrites dans un style et un vocabulaire qui peuvent paraître dans une chaire chrétienne.

Admirable, pour nous, c'est quelque chose d'excessivement simple, je vous l'accorde, m. f. Oui, depuis un siècle, depuis le début du XIXe siècle, je vous accorde que nous parlons une langue où les substantifs mêmes ont essayé de se gonfler de plus en plus ; je vous accorde que depuis cette date nous avons complètement perdu ce qui était cependant la caractéristique de notre race, le goût

de la mesure, c'est-à-dire le goût véritable. Je vous accorde qu'aujourd'hui la langue de Bossuet, qui paraissait extraordinairement hardie au monde de son temps, nous paraît froide. Nous avons le goût, non pas seulement du grand, mais de l'énorme, et, en littérature, nous ne pratiquons pas l'éloquence et la noblesse du style, mais nous pratiquons, à jet continu, l'enflure et l'exagération. A quoi cela tient-il ? C'est une question de sociologie que je ne me charge pas de résoudre et que même il ne me convient pas d'étudier à fond. Cela tient, je pense, à une espèce de névrose dont nous sommes atteints et qui nous est venue, soit par des cataclysmes sociaux successifs, soit par l'infiltration d'éléments étrangers à la race et au sol, et que nous nous sommes incorporés sans leur avoir donné le temps de s'assimiler les qualités propres à notre race et à notre siècle.

Quoi qu'il en soit, le mot *admirable*, aujourd'hui, ne signifie plus grand'chose. Et c'est dommage, parce qu'il avait cependant beaucoup de sens. Admirer, savez-vous bien ce que c'est ? Admirer, d'après l'étymologie même du mot et la racine du latin, c'est s'étonner, mais ce n'est pas s'étonner n'importe comment. Admirer, c'est s'étonner avec extase, si profondément que le souffle expire sur les lèvres et qu'on ne sait plus dire son enthousiasme et sa tendresse ; admirer, c'est s'étonner si doucement, qu'on sent se répandre au dedans de l'âme je ne sais quel trouble exquis qui la ravit et la satisfait ; admirer, c'est, si je l'osais dire encore, tomber en arrêt devant une réalité dont les apparences déjà nous enchantent, mais dont le mystère nous échappe. Voilà ce qu'est l'admiration. Et c'est pourquoi, pour provoquer l'admiration, il ne suffit pas de n'importe quel prodige et de n'importe quel étonnement, il faut un étonnement d'ordre supérieur, en lequel réside un peu de mystère et qui est, en quelque sorte, divin.

Vous voulez un exemple ? Pour être sûr de ne pas tomber moi-même dans l'écueil que je vous signalais tout à l'heure, je vais vous citer une chose certainement admirable, puisque l'Esprit-Saint l'a ainsi qualifiée. Une chose admirable, c'est la mer.

Admirable, la mer, pourquoi donc ? A cause de ses tempêtes et de l'harmonie sauvage qu'elle nous fait entendre à chaque instant ; à cause de son perpétuel bouillonnement ; à cause des vagues qu'elle ne cesse pas de lancer sur nous ; admirable pour tout ce que nous en voyons ? Oui, certainement déjà ! Et admirable surtout pour autre chose. Admirable, la mer, à cause de la puissance invisible qui soulève ses vagues à l'infini ; admirable, la mer, à cause de la source mystérieuse qui ne cesse pas d'en alimenter les flots ; admirable, la mer, surtout à cause du mystère qu'on y sent palpiter. C'est pourquoi le Psalmiste disait : « La mer est admirable dans ses profondeurs. » Et immédiatement après, il se hâtait d'ajouter : « Plus admirable encore dans la puissance infinie qu'elle proclame sans suffire à la raconter. »

Comprenez-vous, puisque, pour mériter l'admiration, il nous faut deux éléments : un spectacle grandiose et une source cachée ; comprenez-vous, m. f., que l'admiration, si nous avons encore le sens des mots, doit être un sentiment rare parmi les hommes et une épithète qui ne se prodigue pas ? Un spectacle grandiose et une source cachée ! Cherchez-moi donc une vie humaine, ou du moins trouvez-moi beaucoup de vies humaines qui renferment en elles ce double mystère.

Ah ! je sais bien, vous pourrez me citer des vies humaines qui ont développé, devant nos yeux ravis, un spectacle grandiose ; vous pourrez me citer des vies de capitaines et d'artistes, vous pourrez me citer des vies de philosophes et de savants ! Oui ! Mais la source cachée, mais l'homme, derrière l'artiste, le capitaine, le savant ou le philosophe, la source et les sentiments cachés produisant la vie grandiose, dites-moi, m. f., combien souvent osez-vous les montrer ? Ne savez-vous pas que, pour nos grands hommes, au lieu de les produire, la postérité respectueuse n'a qu'un souci, les cacher ? Ne le savez-vous pas, n'en voyez-vous pas chaque jour des exemples sous vos yeux ? N'avez-vous pas lu, comme moi, les anathèmes lancés par les vrais et sérieux amis contre tous ces Mémoires posthumes, contre tous ces récits qui rapetissent nos grands hommes et qui tuent chez nous l'admiration que nous avions peut-être commencé déjà à donner à leurs œuvres, en nous montrant de quels médiocres sentiments souvent elles procédaient et dans quelles bassesses elles allaient fréquemment se perdre ?

Admirable ! J'espère que maintenant vous le comprenez, c'est une épithète qui devrait être rare, presque inouïe parmi les hommes.

Aussi bien, prenez l'histoire : cette épithète a très rarement été accolée à un nom d'homme. On dira : un tel le fort, un tel le sage, un tel le conquérant. Un tel l'admirable, malgré toutes ses audaces, l'histoire n'a presque jamais osé imposer à l'avenir une pareille affirmation, mais le prophète Isaïe l'avait donnée pour Jésus-Christ. Reste à vous montrer avec quelle plénitude il l'a méritée.

II. — *Le Christ a pleinement mérité le titre d'Admirable*

Et pour cela, m. f., mon plan est tout indiqué. Ce qui provoque l'admiration, disais-je, c'est un spectacle grandiose et une source cachée.

O Christ Jésus, si vous êtes l'Admirable, si le prophète Isaïe n'a pas menti en vous révélant de la sorte et si nous ne nous sommes pas dédits en le répétant encore aujourd'hui, il faut donc que vous développiez devant nos consciences un spectacle grandiose et une source cachée.

Eh bien, m. f., le spectacle grandiose, le voici : ouvrez l'Evangile ; je serais bien surpris si, dès les premières pages, il ne s'imposait pas à votre attention. Développez la vie morale de Jésus-Christ, faites un long et sérieux pèlerinage dans son âme et dans son cœur, et dites-moi ce que vous voyez.

Oh ! le magnifique horizon ! oh ! la vie élevée, la vie sévère et sereine, la vie douce et harmonieuse! oh, d'abord, la vie aimante! Quel signe dans ces horizons que j'aperçois en votre âme, ô Christ Jésus, quel signe, je veux dire quelle noble passion! Qu'est-ce donc que vous avez aimé et de quoi avez-vous vécu? O divin Maître, avez-vous, comme nous, aimé l'orgueil ?

— Je l'ai si peu aimé, l'orgueil, que je n'ai cessé de répéter : « Bienheureux les pauvres et les humbles, bienheureux ceux qui s'abaissent ; à ceux-là je promets de les exalter. » Je l'ai si peu aimé, l'orgueil, qu'ayant tout à choisir, j'ai choisi, moi, l'ignominie et la mort infâme.

— O divin Maître, avez-vous donc aimé la richesse ? Nous l'aimons tant, nous autres.

— Je l'ai si peu aimée qu'ayant le choix entre un palais et une mansarde (c'est trop peu dire), qu'ayant le choix entre un palais et une étable, c'est une étable que j'ai choisie. C'était une étable de rencontre ; si elle était pleine ce soir-là, c'est qu'il y avait foule à Jérusalem et aux alentours, car c'était une étable ordinairement abandonnée.

— O divin Maître, nous aimons tant, nous, la jouissance et les plaisirs, les avez-vous aimés ? — Je les ai si peu aimés qu'ayant le choix j'ai voulu, pour ma part, une vie de travail et une agonie sur la croix.

— Alors, qu'est-ce que vous avez aimé ? Avez-vous aimé la gloire ? Avez-vous aimé les arts ? Avez-vous aimé la littérature ? Avez-vous aimé la philosophie ? Avez-vous aimé les grandes choses humaines ?

— Je les ai si peu aimés, que je me suis entouré de disciples ignorants et que j'ai recruté mes apôtres parmi des bateliers !

— Alors, qu'est-ce que vous avez aimé? Ni nos petites ni nos grandes passions ; ô divin Maître, puisque vous ne les connaissiez pas, lesquelles donc aviez-vous ?

— J'avais des passions inconnues à votre terre, la passion de Dieu et des âmes. Oui, vous avez raison, avant moi, elles étaient inconnues ; et même après moi, après vingt siècles de prédication, quand on demandera à une âme chrétienne : « Qu'est-ce que vous aimez ? » elle répondra : « Tout ! » avant de répondre : « Dieu et les âmes ! »

Qu'elle est digne d'admiration, votre vie morale, ô Christ Jésus, à cause de l'élévation de vos sentiments et de la dignité de votre caractère !

M. f., suivons encore le Christ dans l'Evangile; prenons-y, — nous en avons tous besoin, — prenons-y des leçons de caractère. Ce n'est pas lui qui se serait complu en platitudes, en bassesses, en compromis. Ce n'est pas lui qui se fût amusé à mettre son espérance dans les hommes et à croire à la réussite de la politique. Ce n'est pas lui qui, un seul jour, cachait, voilait, dissimulait une partie de sa doctrine pour ne point heurter ou froisser.

Certes, il allait dîner avec les pécheurs ; certes, il mettait de la condescendance pour faire luire peu à peu son indicible soleil, mais jamais ses repas chez les Pharisiens ne parurent une complicité ; jamais le voile qu'il lui plaisait de jeter sur la vérité trop rayonnante ne fut fait de mensonge ou de lâcheté.

Sérénité de son caractère et, pour en finir, harmonie de sa conduite. C'est si difficile d'être harmonieux dans la vie, si difficile d'être doux et de rester fort, d'être pur et de demeurer tendre, d'avoir les saintes colères et de garder les excessives délicatesses, si difficile d'être détaché du monde et pourtant de l'aimer de tout son cœur, de ne vouloir que les âmes et pourtant de sourire à toutes les lèvres humaines et d'écouter patiemment toutes leurs confidences et tous leurs secrets ! C'est si difficile, en ce monde, de faire cohabiter dans un homme toutes les vertus, même celles qui nous semblent, à nous, en contradiction entre elles ! Presque jamais nous n'y aboutissons ; et quand nous portons un jugement sur les hommes, c'est une injure. Si nous disons de lui qu'il est bon, sous-entendez faible, qu'il est énergique, sous-entendez trop rude. Jésus, lui, dans une parfaite et sublime harmonie, faisait, dans son cœur, cohabiter toutes les vertus. Voilà le prodige grandiose.

Je pense, m. f., que vous connaissez assez l'Evangile pour savoir que je ne viens pas d'improviser et que je l'ai simplement résumé.

Et maintenant la source cachée. O Jésus, admirable dans l'élévation de vos sentiments, dans la gravité de votre caractère, dans l'harmonie de votre conduite, ô Jésus, où donc avez-vous trouvé le secret d'être un homme comme il n'y en avait point eu avant vous, comme nos siècles, même chrétiens, n'en ont point eu, même après vous ? Où donc avez-vous trouvé le secret ?

La réponse, vous la connaissez, c'est la source cachée. Il n'y a pas d'homme si cultivé, si parfait, si ennemi de soi-même et si ami de lui-même, si vigilant à se surveiller à chaque minute et à se dompter chaque jour au profit des autres, il n'y a pas d'homme qui ait pu arriver à cet idéal. Encore une fois, faites comparaître, non pas les plus éclatants, mais les plus purs, les meilleurs et les plus simples à côté du Christ Jésus. Vous savez bien quelle triste figure ils vont faire et comme, tout à coup, vous les verrez se rapetisser. O Christ Jésus, c'est que, sur vous, le mot vrai est celui de Napoléon : « Je me connais en hommes, et je vous dis que Jésus-Christ n'était pas un homme ! »

La voilà, la source cachée, cet homme n'était pas un homme. Ne cherchez pas davantage, admirez seulement à loisir, faites comme pour la mer. Tout à l'heure je vous disais qu'en face de ces vagues s'élevant grandioses, il fallait, pour essayer de comprendre, penser à la puissance mystérieuse qui se soulève avec elles. La voilà, la source cachée.

* *

Je viens d'essayer, m. f., d'analyser devant vous les causes de la beauté morale du Christ notre Sauveur. Tirons-en une conclusion pratique et disons-lui : « O Christ Jésus, ô divin Maître, pen-

dant ces jours de prière qui nous paraîtraient monotones si nous étions tout seuls, nous nous presserons autour de vous et nous méditerons toute votre vie, votre vie admirable qui nous enchante et qui nous ravit, qui nous console et qui nous sauve. Ainsi soit il.

A L'ÉCOLE DES SAINTS

LII

S. CLÉMENT : LA PAPAUTÉ

Mes frères,

Dans un faubourg assez délaissé à notre époque, mais qui jadis se trouvait presque au centre de l'antique Rome, tout près du Palatin impérial et de l'arc de Constantin, se dresse une petite colline que l'on appelle le Mont Cœlius. C'est dans ce quartier que vint au monde, dans le premier siècle de l'ère chrétienne, un enfant dont le père s'appelait Faustin et qui, lui-même, reçut le nom de Clément.

I

Nous ignorons tout de sa jeunesse. Mais nous connaissons, à son sujet, un passage de l'Epître de S. Paul aux Philippiens, où l'Apôtre des Nations cite « Clément et mes autres collaborateurs dont les noms sont inscrits dans le Livre de vie. » La tradition, de son côté, rapporte que Clément aurait été aussi un disciple de S. Pierre.

Imaginez-vous quel bonheur ce devait être, pour des âmes généreuses et ardentes comme celles des premiers chrétiens, que de pouvoir vivre dans une intimité quasi familiale avec les deux fondateurs de l'Eglise romaine, de recueillir des lèvres mêmes de S. Pierre le récit de la vie et de la mort du Christ, raconté par un de ceux qui avaient été les témoins de tant d'événements miraculeux ? Quelle joie et quel honneur aussi de pouvoir seconder un peu les efforts évangélisateurs de celui à qui Jésus avait directement remis le gouvernement de ses fidèles et qu'il avait constitué le suprême pasteur du troupeau !

De quelle façon Clément collabora-t-il avec les deux apôtres Pierre et Paul ? L'histoire est muette sur ce point. Mais il est bien permis de penser qu'il dut mettre toute son activité, tout son zèle et tout son courage au service de la cause sainte à laquelle il avait été conquis.

Nous retrouvons notre héros seulement lorsqu'il est parvenu au faîte des honneurs, lorsqu'il siège lui-même sur la Chaire de Pierre comme Souverain Pontife de l'Eglise catholique. Il fallait plus que du courage humain, il fallait la vocation du martyre pour accepter alors une pareille charge. L'Empire romain menait une guerre acharnée contre le christianisme, dont les progrès inouïs affolaient l'univers païen et que les pouvoirs publics avaient juré d'étouffer dans le sang. On avait beau se dissimuler, se terrer dans les catacombes, on était à la merci d'une délation ou d'une surprise par une patrouille de légionnaires. Et si les simples fidèles se trouvaient sans cesse exposés à la prison et à la mort, combien plus dangereuse encore était la situation des pontifes, plus en vue que les autres et plus ardemment recherchés par les ennemis de la foi qui savaient bien que le meilleur moyen de détruire la communauté des enfants du Christ était de frapper à la tête et de disperser le troupeau, en faisant disparaître ceux qui avaient mission de le diriger.

Malgré tous les périls incessants, Clément ne recula pas devant l'austère et sublime devoir où l'appelait la Providence. Il commença par déployer de grandes qualités d'administrateur, en développant l'organisation, encore rudimentaire, de la société chrétienne. Il divisa la ville en sept quartiers, dont les limites étaient calquées sur celles des sept régions officielles créées par le gouvernement romain. Il mit dans chacune de ces sections un notaire ecclésiastique, dont le soin principal serait de recueillir les témoignages relatifs aux tortures et au trépas des martyrs, afin que leur mémoire puisse être conservée et honorée à travers les siècles futurs. Plus tard, les attributions de ces fonctionnaires religieux se développèrent et, à la longue, ce collège de notaires finit par devenir la source des autres administrations prélatices qui fonctionnent encore — mais agrandies et multipliées, à la Curie du Vatican.

Clément s'occupa aussi de maintenir la pureté de la foi et le zèle de la vertu dans les âmes confiées à sa garde. Comme il n'était pas facile d'entrer toujours en communication personnelle avec les chrétiens, à cause de l'ennemi continuellement aux aguets, il multiplia les lettres, les missives doctrinales et les exhortations pratiques, si bien que, sous son pontificat, la religion fit de merveilleux progrès. Le nombre des conversions devint même si considérable que ce mouvement finit par attirer l'attention de l'empereur. C'était Trajan qui régnait alors et, en dépit des éloges que les historiens lui accordent, il faut bien reconnaître qu'il n'était pas plus tendre envers les chrétiens que ses prédécesseurs.

La retraite de Clément fut découverte ; lui-même, saisi par la garde prétorienne, s'entendit condamner à l'exil. Par un raffinement de cruauté, on le relégua, non pas dans un pays salubre, mais dans cette affreuse presqu'île de la Crimée où, sous un climat meurtrier, des colonies de fidèles, déjà bannis, s'exténuaient à extraire le marbre des carrières au profit de l'Etat.

Quand le Pontife arriva dans la résidence qui lui était assignée, il y trouva deux mille de ses fils dans la foi, accablés de rudes travaux, sous la rigide surveillance des intendants et des soldats. Il s'efforça de les consoler, de les ranimer, de tendre davantage encore leurs âmes vaillantes vers le Sauveur.

Dieu lui-même voulut favoriser son apostolat par un prodige. Les condamnés souffraient beaucoup du manque d'eau, car, dans cette plaine aride et battue par tous les vents, on ne trouvait qu'en de rares endroits le liquide nécessaire soit

pour la boisson, soit pour humecter les marbres qu'il fallait péniblement scier par plaques. Clément implora la miséricorde du Très-Haut et, sous l'inspiration divine, gravit une colline peu élevée, où il vit un agneau mystérieux qui, du bout de son pied, lui désignait une source jaillissante. En chantant des actions de grâces, les fidèles se précipitèrent vers le lieu béni et l'émotion produite par le miracle fut telle qu'un grand nombre de païens se convertirent et implorèrent le baptême.

Le bruit de ces événements parvint jusqu'aux oreilles de l'empereur, qui se sentit transporté de rage. Pour se venger, il ordonna de saisir Clément, de lui attacher au cou une ancre de navire et de le jeter à la mer. L'ordre barbare fut exécuté. Mais Dieu tenait à avoir le dernier mot, et pour cela il réalisa un nouveau miracle. Après le trépas de leur évêque, les fidèles exilés s'étaient réunis sur le rivage, afin de prier pour lui. Soudain, à leur grande stupeur, ils virent les flots de la mer reculer jusqu'à près de trois mille pas du littoral. Les vagues, en s'éloignant, découvrirent, au fond du lit de la mer, une sorte de petit temple de marbre, qui n'avait pas été bâti par la main des hommes et qui contenait un sarcophage où se trouvait le corps du martyr avec l'ancre qui avait servi à son supplice.

Ce second prodige donna le signal de nouvelles conversions parmi les habitants du pays, tant il est vrai que, suivant la célèbre parole de Tertullien, « le sang des martyrs est une semence de chrétiens. » Dans la suite des temps, la dépouille sacrée de S. Clément fut transportée à Rome sous le pontificat de Nicolas I^er^ et elle repose aujourd'hui, entourée de la vénération publique, dans l'église qui porte son nom.

II

Ce n'est pas la seule fois que le Sauveur s'est plu à manifester, même par les moyens les plus extraordinaires, l'assistance et l'appui qu'il entend accorder à ceux qui le représentent sur terre. L'histoire de l'Eglise, surtout aux premiers siècles, relate bien d'autres interventions surnaturelles pour confirmer l'autorité et accroître le prestige du chef visible de la chrétienté. Ceci n'a d'ailleurs rien d'étonnant, puisque Dieu ne fait ainsi que corroborer la décision qu'il avait prise en confiant à un de ses apôtres la mission de diriger l'assemblée des fidèles.

La papauté, en effet, n'est pas d'origine humaine. C'est Notre-Seigneur lui-même qui l'a établie, pour qu'elle soit à la fois la clé de voûte et la pierre fondamentale de l'édifice immortel qu'il voulait établir ici-bas. Vous savez avec quelle solennité, avec quelle netteté aussi, Jésus a conféré cette dignité à son apôtre Simon Pierre. Le Christ ne pouvait, suivant les plans de la Trinité sainte, demeurer toujours visiblement parmi nous. Il devait remonter dans les cieux, aussitôt sa mission accomplie. Mais cette mission même aurait été éphémère et n'aurait pas produit son plein effet à travers les âges, si elle n'avait pas été continuée, sous l'inspiration du St-Esprit, par des hommes délégués du ciel et munis d'une autorité surnaturelle, qui serviraient d'intermédiaires entre Dieu et l'humanité et qui conduiraient celles-ci dans les voies du salut.

A tout groupement il faut des chefs ; et c'est pour assurer des chefs à son Eglise que le Christ institua l'épiscopat et le sacerdoce. Mais les chefs secondaires eux-mêmes ont besoin d'être commandés par un pouvoir supérieur. Dans sa sagesse infinie, le Seigneur jugea que cette autorité suprême devait, pour le bien commun, être concentrée entre les mains d'un seul homme. Il établit l'Eglise sous la forme d'une monarchie, forme qu'elle doit conserver jusqu'à la fin des temps, puisque nul homme — fût-ce le pape — ne peut revenir sur les décisions de Dieu.

Mais il s'agissait de désigner le titulaire du pouvoir sacré. Pour que nulle équivoque ne fût possible, Jésus déclara sa volonté à deux reprises. Les textes évangéliques sont aussi formels qu'indiscutable en est leur authenticité. Après avoir demandé par trois fois à Simon : « M'aimes-tu ? » et « M'aimes-tu plus que ceux-là ? » et en avoir reçu une réponse conforme à ses désirs, le Christ lui dit : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Et cette collation du gouvernement est appuyée par l'autre ordre divin : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les puissances de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle. » Qui donc oserait douter, après cela, de la légitimité céleste du pouvoir pontifical ? Le pape est donc le roi de l'Eglise. Il est le Vicaire de Jésus, en ce sens qu'il tient visiblement en ce monde la place souveraine que le Christ occupe du haut du ciel.

Il suit de là que le Souverain Pontife doit posséder la puissance et les prérogatives nécessaires à l'accomplissement de sa tâche. Il aura donc une juridiction universelle : il est l'évêque du monde entier, qui domine et régit les évêques des simples diocèses. Cette primauté de juridiction entraînera logiquement une primauté d'honneur, puisque tout supérieur doit être plus respecté suivant que sa situation est plus haute. Mais surtout le pape jouira d'une prérogative absolument spéciale : celle de l'infaillibilité personnelle dans toutes les questions qui concernent le dogme et la morale.

Evidemment, un privilège pareil dépasse les possibilités humaines. Quand un chef d'Etat nomme quelqu'un à une fonction importante, il fait confiance en ses lumières et en sa bonne volonté. Mais ni l'un ni l'autre ne peuvent garantir que, malgré toutes les précautions possibles, des erreurs ne seront pas commises. Dieu, au contraire, est assez puissant pour s'engager à conduire son mandataire de telle sorte que celui-ci ne pourra jamais, le voulût-il, engager l'Eglise dans une voie fausse, lorsqu'il s'agit des points essentiels.

L'infaillibilité papale est moins étendue que la juridiction ordinaire du Souverain Pontife. Le pape a droit suprême de commandement sur toutes les affaires secondaires, discipline, liturgie, administration et tant d'autres. Il n'est couvert par l'in-

faillibilité que dans le domaine de la doctrine et des mœurs, et encore faut-il alors qu'il se prononce *ex cathedra,* c'est-à-dire en tant que Docteur souverain. L'infaillibilité n'emporte pas, non plus, l'impeccabilité individuelle. Si rarement qu'il se soit produit, le cas d'un pape pécheur n'est pas absolument inouï. Mais même si son attitude privée laissait à désirer aux regards de la morale, le pape ne serait pas déchu de l'assistance infaillible de l'Esprit-Saint, parce que ce secours lui est accordé non pas en considération de ses mérites propres, mais pour garantir la foi du monde chrétien à qui le Christ a promis qu'il ne le laisserait jamais s'égarer en dehors des règles de la Révélation. Ainsi précisée, comme l'a fait le Concile du Vatican lui-même, la théorie de l'infaillibilité pontificale n'a rien de choquant ni d'anormal : elle prouve une fois de plus, au contraire, la sagesse et la bonté du Tout-Puissant.

Il va sans dire que la fonction, quasi céleste, du pasteur universel ne va pas sans de terribles responsabilités, car celui à qui le vote du Conclave a imposé la tiare sera jugé par Dieu, non seulement sur la conduite de sa vie, mais encore sur la façon dont il aura cherché à sauver les millions d'âmes dont le sort éternel a été remis entre ses mains. Mais ce n'est pas à nous qu'il appartient d'apprécier les obligations du Souverain Pontife. Examinons plutôt — et ce sera infiniment plus utile — quels sont nos devoirs envers lui.

Personne ne contestera que nous soyons tenus à certaines prestations (d'ordre moral principalement) à l'égard de celui qui a été mis, par la volonté de Dieu, à la tête de la catholicité. Puisqu'il est le chef, nous devons lui obéir, la chose va de soi. Puisqu'il est le roi, nous devons le respecter et respecter en sa personne le Christ dont il occupe le trône. Puisqu'il est le père, nous devons l'aimer, non pas seulement d'une affection platonique qui ne se trahirait que par des génuflexions et des formules, mais d'une manière efficace, qui comporte une assistance pratique.

A leurs heures de détresse, les papes ont fait maintes fois appel au concours de leurs sujets : des multitudes de croyants, des légions de volontaires ont offert leur or et même leur sang pour soutenir la Chaire de Pierre. Quelles que soient les nécessités pontificales, très variables suivant les époques, tout chrétien doit à Dieu et se doit à lui-même de collaborer à l'œuvre sainte, à la place, plus ou moins humble, que le pape lui aura assignée. Il nous faut toujours être prêts à nous sacrifier pour le vicaire du Christ, comme le Christ lui-même s'est sacrifié pour nous. Ne perdons jamais de vue, d'ailleurs, que puisque le pape représente Jésus en ce monde, servir le pape, c'est servir Jésus.

POUR LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE
(25 novembre)

SA VIE ET SA MORT

Mes chères enfants,

L'illustre sainte que nous fêtons aujourd'hui donne par sa vie et par sa mort de si fortifiantes leçons à la jeunesse, et à nous tous, que je ne puis résister au désir d'en rappeler quelques-unes. De la sorte nous louerons sainte Catherine par ses propres œuvres et nous encouragerons au devoir et à la vertu par ses exemples les jeunes personnes dont elle est, à si juste titre, la protectrice et le modèle : considérons-la un instant dans sa vie et dans sa mort.

I

La vie de sainte Catherine fut courte par le nombre des années, mais elle fut longue par les vertus pratiquées et par les mérites acquis. Entre les différentes vertus qui assurent à une jeune fille le respect des hommes et l'amitié de Dieu, il en est une que votre Patronne a cultivée avec plus de zèle et qui brille en sa vie avec plus d'éclat : c'est l'innocence du cœur.

Les parents de Ste Catherine, riches des biens temporels, l'étaient plus encore des biens de l'âme, crainte de Dieu et vertus. Sous leurs leçons, leur vigilance et leurs saints exemples, cette chère enfant grandit, tel un lis immaculé, dans une grande pureté de mœurs : on ne pouvait la voir sans être saisi du rayonnement de modestie et d'innocence qui brillait sur son front. Une douce gravité, procédant en elle de son angélique piété pour Dieu et de sa docilité attentive pour ses parents, contrastait singulièrement avec la dissipation, les légèretés, l'inconstance des enfants de son âge.

Le Seigneur, qui rend au centuple ce que nous faisons pour lui plaire, ne pouvait manquer de bénir l'éducation solidement chrétienne que lui avaient donnée ses vertueux parents.

En effet, à peine arrivée au seuil de l'adolescence, elle n'hésite point, après beaucoup de prières, de réflexions, de conseils sollicités, à consacrer sa virginité à Jésus-Christ, lui protestant que pour lui seul désormais elle veut vivre et mourir. A dater de ce jour, elle s'affermit dans un règlement de vie dont le but capital était de protéger son innocence. De là ce recueillement, cette fuite du monde et des compagnies légères ; de là cette pudeur, cette modestie répandues dans toutes ses actions et ses paroles ; de là cette horreur des vanités du siècle, cette aversion de tous les divertissements profanes qui semblent n'avoir été inventés que pour la ruine, parmi la jeunesse, de la plus belle des vertus. Elle s'affligeait de ce qui fait la joie et souvent la perte des filles mondaines. Et tandis que, parmi nous, le plus ardent souci des filles de son âge est d'être vues et admirées du monde, elle mettait toute sa sollicitude à plaire

à Jésus-Christ et son bonheur à l'aimer sans partage.

Quelqu'un dira peut-être : « La vertu était sans doute plus aisée à sainte Catherine qu'à nous ; ou le monde et ses plaisirs n'avaient pour elle aucun attrait ; ou son heureux tempérament lui adoucissait tous ses sacrifices. »

— Détrompez-vous. Illustre par sa naissance, recommandable par de grands biens, douée d'un esprit vif et enjoué, née avec toutes les grâces de son sexe, nourrie et élevée dans l'opulence, elle était à l'âge que le monde berce de flatteries et d'illusions, à l'âge qui aime et recherche les amitiés frivoles et leurs divertissements légers, à cet âge où le vice et la vertu, les passions et la conscience se livrent d'âpres combats dans le cœur... Elle est restée fidèle ; elle a vaincu, mais à quel prix ?... Dieu seul a connu ses prières, ses larmes, ses efforts, ses privations. Non, non, la victoire sur les ennemis de sa jeunesse, de sa pureté, de son âme, ne fut pas pour sainte Catherine à prix plus doux que pour aucun d'entre nous ! Le démon et le monde ont de tout temps réservé aux plus vertueux leurs assauts les plus rudes.

Honneur donc à sainte Catherine ! Et ne rapetissons pas ses luttes et ses victoires pour excuser nos faiblesses et nos égarements ! Son grand mérite a été de se garantir des charmes de la vanité et du plaisir ; sa gloire sera toujours d'avoir sanctifié sa jeunesse au milieu du monde et de ses multiples dangers.

II

Mais sainte Catherine n'a que dix-huit ans, et déjà elle est aux portes de la mort, et quelle mort !

Dans le pays qu'elle habite, les païens sont en grand nombre. L'amour de Dieu dont son cœur déborde la remplit de zèle et de courage, jusqu'à en faire un apôtre intrépide de la vraie religion. Elle combat le culte des idoles et répand autour d'elle la connaissance de Jésus-Christ ; sa lumineuse parole et ses vertueux exemples opèrent des foules de conversions. L'empereur Maximin, païen lui-même, l'apprend. Il ne saurait souffrir qu'une jeune fille, timide par son âge, faible par son sexe, ose braver ses dieux et sa colère !

En effet, il convoque de toutes les parties de l'Egypte les plus savants d'alors, au nombre de cinquante, pour argumenter contre notre sainte, espérant la convaincre par eux d'ignorance et de folie. Mais Catherine, assistée de l'Esprit de Dieu, soutient la lutte et confond avec éclat la superstition et ses défenseurs. Bien plus, elle gagne à la foi les plus savants de l'empire.

Un tel succès exaspère Maximin. Sur son ordre on s'empare de la vierge ; il la fait fouetter pendant deux heures et ordonne qu'on la jette ensuite dans une basse fosse où il la laisse douze jours sans aucune nourriture. Par ces traitements cruels il espérait la contraindre à l'apostasie. Mais que peuvent les calculs des hommes contre les desseins de Dieu ? Une foule de prodiges surgissent tout à coup. Une lumière se répand dans la prison de la sainte ; un aliment envoyé du ciel répare ses forces et lui rend sa première beauté ; la conversion de l'impératrice qui, prosternée à ses pieds, lui demande le baptême, celle de Porphyre, général des armées, et de 200 soldats qui l'accompagnaient, furent autant de dépouilles que notre sainte enleva à l'enfer.

Toutefois elle ne survécut par miracle à une si rude épreuve que pour être exposée à des tentations plus terribles encore. Cet air réservé, cette contenance modeste qui régnait dans toutes ses actions et ses démarches, le voile de pudeur dont elle protégeait sa vertu et qui donnait tant de grâce à sa personne, toutes ces qualités éveillèrent la passion de l'empereur. Changeant de ton alors, il lui dit que son mérite la rendait digne de l'empire, que tant de beauté devait la rendre reine du monde, et il lui demanda sa main, lui offrant en échange le sceptre impérial.

Quels seront, croyez-vous, les sentiments de notre sainte ? Se rendra-t-elle à une proposition si flatteuse ? Non, non. Elle estime son âme et son innocence infiniment plus que les richesses, les grandeurs, les plaisirs et la puissance qu'on lui offre : — « Garde ton or et ton sceptre, ô empereur, je les méprise ; mon cœur est à Dieu ; à lui seul j'appartiens ! »

Maximin, indigné de ce courageux refus, blessé de ce fier et noble langage, essaya contre elle toutes les ressources de sa rage. Il fit armer une roue de rasoirs et de pointes de fer pour déchirer cette chair virginale ; mais, par un miracle éclatant, l'ange du Seigneur brisa cette machine, dont les éclats tuèrent un grand nombre de païens accourus à ce spectacle. Beaucoup alors reconnurent l'extravagance de leurs superstitions, la faiblesse de leurs dieux et l'infinie puissance du Dieu de Catherine. Confus et humiliés, ils renoncèrent à leurs idoles et s'en allèrent répétant que le Dieu des chrétiens seul est grand.

Mais l'impitoyable et orgueilleux tyran ne put souffrir plus longtemps une si humiliante défaite dans un combat où les forces paraissaient si inégales ; pour se venger, il fit trancher la tête à cette jeune fille de dix-huit ans qui l'avait vaincu.

* *

Quelles leçons tirer de cette vie et de cette mort si admirables ? Nous arrêterons-nous à une simple admiration ? Un tel spectacle ne nous animera-t-il pas à la fidélité à Dieu ? Formez-vous, jeunes filles, sur un si beau modèle ; imitez votre sainte patronne dans cet attachement inviolable à Dieu, malgré tous les obstacles qui ont éprouvé sa foi et sa vertu. Sachant qu'on ne peut servir deux maîtres, elle n'essaie point de faire la part de l'empereur et la part de Dieu, la part du plaisir et la part de la vertu, la part du démon et celle de Jésus-Christ. Son noble cœur et sa grande âme répugnent à ces compromis honteux, abominables. Aussi, ni les promesses de bonheur, ni les menaces d'une mort cruelle ne parvinrent à faire chanceler sa foi ni son innocence.

Soyez donc, comme elle, défiantes du monde, ferventes et recueillies dans vos prières, exactes

dans tous les devoirs de votre état et persévérantes dans la vertu. Vos victoires, à vous aussi, seront nombreuses, vos mérites abondants et votre place au ciel assurée. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

(27 novembre)

LES APPARITIONS DE LA SAINTE VIERGE ET LEUR SIGNIFICATION

Posuit in eis verba signorum suorum.
Il lui a donné l'éloquence du miracle. (Ps. CIV, 27).

Mes frères,

Depuis un siècle, il semble que Notre-Dame de Paris, qui règne au cœur de la cité, se repose sur ses sœurs des deux rives de la Seine de distribuer ses faveurs et ses grâces. Notre-Dame des Victoires, sur la rive droite, Notre-Dame de la Médaille miraculeuse, sur la rive gauche, sont comme les deux bras étendus de la Vierge d'où descendent sur Paris, sur la France et sur le monde les bienfaits ininterrompus de cette Médiatrice de toutes les grâces. D'autant qu'il y a entre les deux sanctuaires une communauté d'origine qui leur crée un même destin.

A l'époque des apparitions de la Sainte Vierge à la Bienh. Catherine Labouré, le fondateur de l'Archiconfrérie du Très Saint et Immaculé Cœur de Marie, M. Dufriche Desgenettes, était curé de la paroisse des Missions Etrangères (aujourd'hui St-François-Xavier) ; il possédait par conséquent sur son territoire la Maison-Mère des Filles de la Charité, rue du Bac, théâtre des apparitions, et entretenait les relations de la plus étroite amitié avec le P. Aladel, le confesseur et le directeur de la voyante. Propagateur zélé de la Médaille miraculeuse, il aurait désiré faire de la chapelle du Séminaire de la rue du Bac un centre de pèlerinage marial. C'est à Notre-Dame des Victoires qu'il réalisa son rêve ; mais quand il voyait les Filles de la Charité entourer l'autel de N.-D. des Victoires, il leur disait : « Mes bonnes Sœurs, j'aime beaucoup à vous voir dans ma chère église, mais sachez que c'est votre chapelle qui est le lieu véritable du pèlerinage. C'est vous qui avez eu la Sainte Vierge, c'est chez vous qu'elle s'est montrée. »

Depuis, la célébrité du sanctuaire de N.-D. des Victoires a dépassé celle de son aîné de la rue du Bac. Mais, pas plus que M. Desgenettes, il n'oublie tout ce qu'il lui doit. Il garde toujours pour insigne la Médaille miraculeuse et célèbre chaque année avec le diocèse de Paris et les communautés de St Vincent de Paul, le 27 novembre, l'anniversaire de sa manifestation.

Il est des histoires que nous ne nous lassons jamais de réentendre, pareils à ces enfants qui réclament de leurs parents ou de leur grand-mère, pour la centième fois, la répétition des mêmes légendes merveilleuses. Redisons donc l'histoire des apparitions de la Vierge à l'humble fille de S. Vincent de Paul, il y a un peu plus d'un siècle. Nous tâcherons ensuite d'en comprendre la signification et la portée toujours actuelles.

I. — *Histoire de l'apparition de la Médaille miraculeuse*

J'ai bien dit : les apparitions.

C'est par trois fois, en effet, que la T. S. Vierge se manifesta à la voyante.

Sœur Catherine Labouré, petite paysanne de la Côte-d'Or, d'une instruction plus que rudimentaire, mais jeune fille de grande piété et de profonde humilité, était entrée à l'âge de 24 ans au séminaire ou noviciat des Filles de la Charité, à Paris.

Déjà favorisée de plusieurs apparitions du ciel, dans sa simplicité candide, elle ne cachait pas à Dieu, dans ses prières, son désir d'une apparition de la Sainte Vierge.

Son bon ange, S. Vincent de Paul, la Sainte Vierge elle-même, à qui elle avait confié son grand désir, allaient la combler,... mais en l'investissant d'une mission qu'elle n'avait pas prévue et qui lui occasionnerait bien des peines, des contradictions et des souffrances.

La nuit du 18 juillet 1830, elle entend son nom par trois fois répété : « Sœur Labouré ! Sœur Labouré ! Sœur Labouré ! » Qu'aperçoit-elle ? Un petit enfant : quatre ou cinq ans, chevelure blonde, longue robe blanche, qui lui dit : « Venez à la chapelle, la Sainte Vierge vous attend. »

A la chapelle ? Mais il faut traverser le grand dortoir des novices. Ses Sœurs vont s'apercevoir de cette sortie insolite. — « Ne craignez pas, dit l'enfant, il est onze heures et demie, tout le monde dort, je vous accompagne. »

Il l'accompagne sur sa gauche ; la porte de la chapelle s'ouvre au seul toucher de son doigt, comme dans un conte de fées ; la lumière resplendit partout, ce qui rappelle à la novice la messe de minuit.

Vers minuit, le bel enfant annonce la grande visiteuse : « Voici la Sainte Vierge, la voici !... »

Le frôlement d'une robe de soie du côté de l'épître, une belle dame qui s'avance et s'assied à la place occupée habituellement par le directeur de la communauté, une minute de doute chez la voyante et que l'enfant, toujours là, lui reproche sur un ton sévère ; et Sœur Catherine, qui s'est précipitée aux pieds de l'Apparition, pose familièrement les mains sur les genoux de la Vierge, comme elle eût fait avec sa mère.

Un long entretien, qui durera près de deux heures, s'engage. Il est grave, comme les prédictions à Maximin et à Mélanie sur la montagne de la Salette. Marie annonce des calamités publiques, des persécutions, des martyrs... Mais surtout elle veut qu'on ait confiance en elle au milieu de ces troubles.

Au début de l'entretien, la Vierge avait dit : « Mon enfant, je veux vous charger d'une mission. » C'est quatre mois plus tard, dans une nouvelle apparition, la plus célèbre des trois, que la Vierge la lui confie.

Le samedi 27 novembre, sur les 5 h. ½ du soir, Sœur Catherine faisait sa méditation à la chapelle. Tout à coup, le frou-frou d'une robe de soie lui rappelle la vision nocturne du 18 juillet. Oui, c'est bien encore la Vierge.

Mais aujourd'hui elle change successivement d'attitude. C'est d'abord la Vierge au globe, telle que l'a fixée maintenant dans le marbre le ciseau de Maxime Réal del Sarte : Marie tient dans ses mains élevées à la hauteur de la poitrine un globe qui figure l'univers. Puis c'est la Vierge aux rayons : les doigts de l'apparition se garnissent d'anneaux aux pierreries précieuses qui jettent leurs feux de toutes parts et mettent la Vierge dans une apothéose de lumière. Enfin c'est la Vierge de la Médaille miraculeuse : un tableau de forme ovale se forme autour de Marie, qui porte en exergue cette invocation : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. » Maintenant le tableau semble se retourner, il est chargé d'emblèmes : le monogramme de Marie, surmonté d'une croix, avec une barre à la base ; au-dessous les saints cœurs de Jésus et de Marie, le premier entouré d'une couronne d'épines et le second transpercé d'un glaive. Une voix retentit clairement qui spécifie la mission précédemment annoncée : « Faites frapper une médaille sur ce modèle ; les personnes qui la porteront avec piété recevront de grandes grâces, surtout en la portant au cou ; les grâces seront plus abondantes pour les personnes qui auront confiance. »

Une troisième et dernière manifestation de Marie à Sœur Catherine Labouré se produisit au mois de décembre suivant, si bien que l'apparition du 27 novembre, que l'on peut appeler la grande apparition, se trouve comme encadrée par celles de juillet et de décembre, qui la préparent et la confirment.

A quelques circonstances près, l'apparition de décembre répète celle de novembre : même attitude de la Vierge, même invocation, mêmes emblèmes et surtout ordre renouvelé de faire aboutir la mission confiée à la voyante, de faire frapper une médaille sur le modèle de l'apparition.

Car on devine que le prudent directeur de conscience de Sœur Catherine n'avait pas mis en train, du jour au lendemain, les projets que la pénitente disait venir de la Sainte Vierge. La voyante fut traitée d'abord de visionnaire. Ce ne fut que deux ans plus tard, en 1832, sur l'autorisation formelle de l'archevêque de Paris, que le P. Aladel mit à exécution les demandes réitérées de sa pénitente au nom de la Vierge.

La Vierge avait dit : « Les personnes qui la porteront (la médaille) avec piété recevront de grandes grâces, surtout en la portant au cou ; les grâces seront abondantes pour les personnes qui auront confiance. » Si abondantes furent ces grâces : protections visibles, guérisons extraordinaires, conversions retentissantes comme celle d'Alphonse Ratisbonne, que bientôt il n'y eut plus qu'un nom pour désigner la nouvelle médaille, un nom qui lui reste désormais acquis : on l'appela et on l'appelle toujours la Médaille miraculeuse. Et je crois bien qu'aujourd'hui encore c'est la première médaille de Marie que l'on suspend au cou des petits enfants, celle à laquelle on reste le plus fidèle, celle en qui on espère quand même pour les moribonds les plus récalcitrants.

Pourtant il ne faudrait pas limiter à cette effusion de grâces la portée de la manifestation spirituelle.

Après avoir rapporté les faits, nous avons le devoir de réfléchir à leur signification. Nous serions gravement coupables de laisser Dieu parler sans prêter l'oreille à sa voix. Dans le cours du siècle écoulé, depuis les visions de Sœur Catherine Labouré, peut-être ces manifestations d'en-haut n'ont-elles pas encore déroulé toutes les conséquences qu'elles contenaient et nous incombe-t-il de travailler, chacun dans notre sphère, à leur complète évolution et à leur entière réalisation.

II. — *Signification de l'apparition de la Médaille miraculeuse*

Quand on regarde après coup les événements de l'histoire de l'Eglise pendant les trois derniers quarts du XIXe siècle, une constatation évidente s'impose : manifestement, les apparitions de la rue du Bac « constituaient, vingt-quatre ans à l'avance, une sorte de prélude à la définition du dogme de l'Immaculée-Conception, dont les apparitions de Lourdes devaient être plus tard la providentielle confirmation [1]. »

Avec la définition de l'infaillibilité pontificale, la définition du dogme de l'Immaculée-Conception de Marie apparaît comme le plus grand événement doctrinal du XIXe siècle.

Evidemment, pareilles précisions de la doctrine chrétienne, auxquelles l'Eglise nous demande de donner l'adhésion de notre foi, ne reposent pas sur les révélations privées de Dieu à ses saints. Ce n'est pas de visions, d'apparitions, de révélations qu'elle tire jamais argument pour affirmer que telle ou telle vérité fait partie de notre *Credo*. Elle ne s'inspire jamais que de l'Ecriture et de la pensée traditionnelle parmi les premiers chrétiens, parce que cette Ecriture et cette Tradition sont l'expression officielle et authentique de la parole de Dieu, de cette révélation divine en vertu de laquelle nous devons et pouvons croire à des mystères que nous ne comprenons pas.

Pourtant Dieu ne fait rien qu'avec sagesse. Nous pourrions parler de l'humanisme de sa Providence. Et avant l'heure venue de ses gestes éclatants dans le monde, il leur prépare un milieu favorable.

S'il veut par exemple la glorification rapide, éclatante, mondiale d'une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et, à travers cette glorification, le rappel au monde matérialiste et orgueilleux d'aujourd'hui, de sa vocation au ciel par l'humilité de l'enfance spirituelle, il multiplie les prodiges au-

[1] Mgr Gerlier, Lettre pastorale annonçant le centenaire de la Médaille miraculeuse.

tour de son tombeau et à la seule invocation de cette jeune Carmélite que son cloître lui-même ne connaissait pas. Grâce à cette préparation providentielle, loin de crier aux passe-droits en faveur de cette petite, les peuples hâteront de leurs vœux et de leurs manifestations la proclamation officielle de sa sainteté. Ils iront en foule à l'ombre du cloître où elle a vécu retrouver la paix de l'ordre qu'ils avaient perdu.

Ainsi a fait la Providence, il y a un siècle, pour préparer les enthousiasmes qui accueillirent la définition du dogme de la conception immaculée de Marie.

Sans doute, depuis des siècles, presque unanimement, les grands docteurs de l'Eglise enseignaient cette vérité; beaucoup d'Eglises célébraient solennellement ce mystère; nombre de fidèles le vénéraient dans leurs invocations.

Mais avant la proclamation officielle de ce dogme au monde, il fallait que ce titre devînt populaire, qu'il pénétrât dans la masse, qu'il fût adopté avant d'être imposé. Et dans son ensemble, la masse est insensible aux textes, aux démonstrations serrées, aux déductions rigoureuses. Le langage qui convient aux foules, c'est le miracle, les miracles retentissants, les miracles multipliés dont Notre-Seigneur faisait déjà les compagnons de la prédication de ses apôtres (Marc, XVI, 17) : *Posuit in eis verba signorum suorum* (Ps. CIV, 27).

La Médaille miraculeuse fut celle qui prépara les voies du Seigneur. Puisqu'elle accomplissait tant de miracles, tous voulaient la porter. Son image, ses insignes, son invocation étaient devenus chose familière.

Aussi quand le pape, en 1854, proclamerait officiellement l'Immaculée-Conception, cette proclamation n'aurait rien d'étrange, d'inattendu, de mystérieux. Elle trouverait écho dans la piété des fidèles. Bien plus, elle répondrait aux appels du peuple chrétien reconnaissant qui avait tant de fois éprouvé la puissance d'intercession de ce vocable : « O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous. »

— Mais alors, pensera-t-on peut-être, cette définition une fois promulguée, s'achève aussi le rôle précurseur de la Médaille miraculeuse. A l'entrée du Christ dans son ministère public, Jean-Baptiste ne disait-il pas : « A lui désormais de grandir, et à moi de disparaître » ? La mission de la Médaille miraculeuse n'appartient-elle pas désormais à l'histoire du passé ?

— Non, elle reste toujours actuelle. Il ne semble pas qu'elle ait atteint le but dernier pour lequel Dieu l'a voulue. Il lui faut encore se faire dans le monde l'apôtre de l'Immaculée.

En effet, malgré les grandioses manifestations nationales et internationales de Lourdes, Marie Immaculée n'est pas encore assez connue, aimée, honorée dans le monde. *De Maria nunquam satis :* nous n'irons jamais trop loin dans les hommages que nous lui devons. Et la médaille, cette petite chose qui reste comme le dernier refuge de la foi, de la confiance, de la religion, peut encore faire pénétrer dans des milieux qui ne l'ont jamais entendu ou qui l'ont oublié, le nom de Marie et par lui le nom de son divin Fils Notre-Seigneur.

Et puis, ne l'oublions pas, la Vierge de l'apparition du 27 novembre 1830, c'est aussi la Vierge au globe, la Vierge puissante qui tient l'univers dans ses mains. Cette royauté de Marie n'appelle-t-elle pas de notre part une reconnaissance officielle, comme nous avons fait pour la royauté du Christ? La propagation de la Médaille miraculeuse peut hâter la consécration tant désirée du genre humain au Cœur Immaculé de Marie.

Enfin, la Vierge de la rue du Bac, c'est la Vierge aux rayons, la Vierge Médiatrice de toutes grâces. « Depuis que cette Mère de miséricorde a daigné se montrer à Catherine Labouré dans la chapelle des Filles de S. Vincent de Paul, à Paris, les mains étendues dans l'acte de répandre d'abondantes grâces sur le genre humain, la confiance dans sa bonté sans limites, et la puissance de cette très aimable Mère est allée sans cesse grandissant au sein du peuple chrétien, à telles enseignes que de toutes parts sont parvenues au Saint-Siège apostolique des suppliques pour demander que cette vérité de la médiation universelle de Marie soit définie comme dogme de foi. En même temps, des savants autorisés ont cherché, à l'envi, à éclairer, au moyen de la tradition et de la théologie, cette très consolante vérité [1]. » De cette vérité, l'image de la Médaille miraculeuse sera toujours l'expression la plus populaire et la plus parlante.

Pour la plus grande glorification de l'Immaculée, pour la proclamation de sa royauté sur le monde, pour la reconnaissance officielle de sa médiation universelle, la Médaille miraculeuse peut et doit, par notre piété et notre zèle, prolonger ses états de service à la grande cause qu'elle a si bien servie jusqu'ici.

* *

Lors de la célèbre apparition du 27 novembre 1830, Sœur Catherine Labouré remarqua avec étonnement que quelques-unes des pierres précieuses des anneaux de la Vierge ne jetaient aucun rayon et semblaient comme éteintes au milieu de l'étincellement des autres. Et la voyante intriguée cherchait à s'expliquer pourquoi ces bijoux ne brillaient pas pareillement. C'est alors qu'il lui fut dit : « Ces pierres qui restent dans l'ombre figurent les grâces que l'on oublie de demander à Marie ».

Quelles sont ces grâces que l'on oublie de demander? La santé, la réussite, le bonheur? Oh! non. Pour toutes ces causes nous embrasons de cierges les autels de la Vierge.

Mais les grâces que nous oublions de demander, ce sont la gloire de Marie sur la terre, l'extension de son règne dans les âmes, une plus profonde connaissance de son rôle dans la sanctification du monde : en un mot, tout ce qui peut promouvoir encore la dévotion à la Vierge.

Vous voyez bien qu'elle n'est pas achevée, la

[1] Card. Lépicier, *L'Immaculée, Corédemptrice et Médiatrice.*

mission de la Médaille miraculeuse, puisque la Vierge ne rayonne pas encore sur le monde toute la bonté de son cœur maternel, je dirais les plus profondes tendresses de son cœur maternel.

Que ce soient les fruits de cette fête que, grâce à nos prières et à notre apostolat, la Médaille miraculeuse achève, comme elle l'a commencé, de faire enfin connaître, aimer et servir la T. S. Vierge, pour que connu, aimé et servi soit N.-S. Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

IV

LES TRIOMPHES DU CHRIST DANS L'EUCHARISTIE

Sedenti in throno, benedictio et honor et gloria et potestas in sæcula sæculorum.

A Celui qui est assis sur ce trône, amour, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles. (Apoc., v, 13).

Mes frères,

J'emprunte ces paroles à S. Jean, le prophète de l'Apocalypse, et en ce jour de fête, levant mes regards vers le ciel, à travers les nues et le voile des choses terrestres, il me semble qu'une éblouissante vision passe devant mes yeux comme devant les siens. Là, sur un trône étincelant, je vois l'Agneau de Dieu qui fut immolé pour nous; autour de lui il y a des milliers d'anges et de saints, qui, communiant dans un même hommage d'adoration vraiment perpétuelle, se prosternent devant le Christ Jésus et chantent à Celui qui est assis sur ce trône de gloire : « Amour, honneur et puissance dans les siècles des siècles ! »

Ramenant mes regards vers cette terre, il me semble la voir se transformer en un autre trône qui a pour centre l'autel. Et sur ce trône, c'est le même Christ Jésus qui est assis et qui règne. Autour de lui et devant lui, tous les jours de l'année, sur l'un ou l'autre point de la terre, je vois une autre multitude innombrable de tout âge, de toute condition, de tout pays. Eux aussi, se prosternent devant Celui qui est assis sur ce trône et, répondant aux acclamations des adorateurs de l'éternité, ils redisent les paroles de l'Apôtre : « A Celui qui est assis sur ce trône, amour, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles ! »

Mais, m. f., avez-vous réfléchi au merveilleux contraste qui est le caractère frappant des fêtes comme celles-ci, en l'honneur de la Sainte Eucharistie ? Vous avez là, devant vous, la Divinité s'abaissant jusqu'à voiler ses grandeurs infinies sous les apparences d'un pain vulgaire ; l'humanité se prosternant à genoux devant cette hostie où elle reconnaît son Dieu : les suprêmes honneurs rendus à un suprême anéantissement.

Poursuivant ma pensée, je me dis à moi-même : « Pourtant si, comme certains affectent de nous le dire, le Christ Jésus n'est pas notre Dieu réellement vivant au milieu de nous, on devrait bien nous expliquer comment il se fait qu'après dix-neuf siècles nous soyons encore à ses pieds. »

Cette pensée m'a paru digne de cette fête et de votre attention. Je la développerai successivement dans les trois propositions que voici : Dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur se fait croire ; il se fait aimer ; il se fait adorer.

A supposer qu'il ne soit pas digne de notre foi, de notre amour, de notre adoration, comment expliquer ce triomphe perpétuel et unique du Christ à travers tous les siècles et dans l'humanité ?

C'est là un argument que j'emprunte au grand Docteur de l'Eglise S. Augustin, sommant les contradicteurs du Christ et les négateurs de sa résurrection, de dire comment tout cela se fait ou d'avouer leur impuissance et de croire avec nous : *Dicant quomodo aut credant nobiscum !*

I. — *Notre-Seigneur se fait croire*

Oui, m. f., dans l'Eucharistie, dans cet étrange mystère de notre foi, le Christ triomphe de nos esprits en en méritant la totale confiance. En un mot, il se fait croire. Or s'il n'est pas le Dieu maître de toute vérité, ayant droit à notre confiance, qu'on nous dise donc comment il a pu l'obtenir.

Un jour, Celui dont la parole nouvelle, pleine de réalités inattendues, révolutionnait la Judée, vit venir à lui Marthe, la sœur éplorée de Lazare qui venait de mourir. Elle se jeta à ses pieds, implorant sa commisération. Le Maître, en apparence inattentif à sa requête, répondit par un langage mystérieux : « Je suis la vie, je suis celui qui ressuscite, celui qui donne l'immortalité. » Et se retournant vers Marthe, il ajouta : « *Credis hoc ?* Crois-tu cela ? »

Ce n'est pas seulement à Marthe, c'est à l'humanité tout entière que le Christ Jésus a adressé cet appel : « *Credis hoc ?* Crois-tu cela ? »

Cela, c'est-à-dire ce que je vous enseigne : les vérités les plus inaccessibles aux investigations de la raison éclairée de ses seules lumières, des mystères qui heurtent de front les préjugés, confondent les notions reçues et changent l'axe de l'intelligence.

Cela, c'est-à-dire la Trinité sainte, un seul Dieu en trois personnes, le Fils de Dieu, Dieu comme lui, se faisant homme comme nous, la divinité associée à notre humanité dans l'unité de personne et l'Eternel mourant volontairement sur la croix du Calvaire et ensevelissant avec lui la mort dans son tombeau.

Cette foi que le Christ réclame pour son enseignement, n'est pas cette adhésion de politesse que l'on accorde au récit du premier venu ; ce n'est pas une de ces convictions qu'on se fait sur les systèmes philosophiques ou politiques, opinions mobiles comme les courants du vent dans les airs et toujours plus ou moins menacées d'hésitation et d'incertitude. Non, ce qu'il demande, c'est la confiance la plus absolue, c'est la foi pure de toute arrière-pensée, une foi telle que ni Platon ni Descartes n'en obtinrent de leurs plus chauds partisans, une foi qui devienne la pensée directrice de l'âme, une foi qui devra peut-être un jour écrire

sur le sable avant de mourir, comme S. Pierre martyr : « *Credo !* Je crois ! »

Cette foi, le Christ la demande non seulement à la ménagère, à l'ouvrière comme Marthe, non seulement à l'artisan, au laboureur, non seulement à l'enfant qu'il appelle autour de lui pour le bénir ; mais il la demande encore à Paul de Tarse, le docteur de la Loi, sur le chemin de Damas, à Justin, le philosophe d'Athènes, au sortir de son école. Il la demande à notre époque comme il l'a demandée aux premiers chrétiens, à l'homme de génie, à l'homme de science aux savantes découvertes, au littérateur en renom. Il ne condamne pas leurs recherches, leurs études, le travail de leur raison, mais il demande que cette raison se soumette à sa parole divine. Maîtres à l'égard des autres hommes, ils sont disciples à son école, n'éteignant en rien leurs lumières personnelles par cette docilité, mais les complétant par des clartés nouvelles venues des splendeurs d'en-haut.

Le Christ a donc demandé la foi à l'humanité. Et celle-ci, comment a-t-elle répondu ?

Par le mot de Marthe. A son tour, elle a dit : « *Credo !* Je crois ! »

Elle a répondu par ses enfants les plus illustres, par les maîtres attitrés de ses académies, par les représentants applaudis et vénérés de la science, de l'histoire, de la philosophie ; elle a répondu, non pas seulement par la bouche d'un S. Augustin et d'un Bossuet, de ses évêques et de ses docteurs, mais aussi par l'organe d'un Newton, d'un Pascal, d'un Volta, d'un Pasteur. Ces hommes, qui tenaient en quelque sorte dans leurs mains le sceptre d'une royauté intellectuelle et scientifique, écoutés de tous en silence, se sont tus en écoutant le Christ Jésus. Ils ont abdiqué leur propre raisonnement pour accepter sa parole divine et ils ont dit : « *Credo !* Je crois ! »

L'humanité a répondu en faisant de la révélation du Christ la base de toutes ses institutions. L'Evangile deviendra le livre par excellence, unique et universel, le livre sacré où l'on s'initiera à tous les devoirs, qu'on n'ouvrira qu'avec respect et qu'on ne lira que debout ou à genoux. L'humanité a répondu : « *Credo!* Je crois ! » et à l'heure présente où, comme dans la fièvre d'un cauchemar, la raison essaie de se révolter contre la foi en Jésus-Christ, à qui et à quoi croit-on encore, lorsqu'on admet quelque chose de supérieur à la matière, à l'intérêt et au plaisir ? A qui, sinon au Christ Jésus ? A quoi, sinon à sa religion sainte ?

Oui, m. f., les idées chrétiennes commandent encore l'opinion. Malgré lui, le monde obéit encore à l'influence de la foi. Il mord son frein, mais il le subit. Il blasphème parfois, et son blasphème est encore une affirmation de la divinité de Jésus-Christ. Est-ce qu'il blasphème en effet contre Aristote ou Platon, contre Mahomet ou contre Bouddha ?

Aujourd'hui, s'il reste une pensée à laquelle se rallient le plus d'esprits, un centre de croyances communes, c'est bien la foi en Jésus-Christ. Hors de là, cherchez, et cherchez bien ! Vous chercherez en vain. Vous ne trouverez rien, rien que l'individualisme de la pensée, rien que des idées à l'état de poussière. Hors du Christ, plus de doctrine formant un édifice, un corps, une synthèse : aucun livre, aucun symbole au bas desquels les foules humaines aient inscrit : « *Credo !* Je crois! »

Voilà le fait, m. f. Le Christ a demandé la foi, et l'humanité a cru en lui. Et on viendrait lui dénier son droit à notre foi ?... Qu'on nous explique donc la raison de cette étrange fascination qu'il n'a cessé d'exercer sur les esprits !

Quoi ! Il ne serait, au dire des rationalistes, qu'un ignorant, un naïf, doué tout au plus d'une imagination exaltée, et on l'aurait cru ainsi sur parole !

Quoi ! Il aurait enseigné, selon vous, des mystères impossibles, des rêves absurdes. Il se serait plu à se jouer du bon sens de ses auditeurs, et on l'aurait cru ainsi sur parole !

Quoi ! Il n'a été ni un orateur éloquent, ni un penseur, au sens classique de ce mot. Il n'a pas fondé d'école comme Socrate ou comme Hillel ; il n'a pas écrit de livres comme Moïse ou comme Cicéron. Et voilà que tous se font ses disciples et le croient sur parole !

Quoi ! Il dédaigne d'apporter des preuves, il n'argumente pas, il ne raisonne pas, il ne discute pas, il affirme tout simplement, et on le croit sur parole !

Quoi ! Il n'aurait peut-être pas cru en lui-même, en sa mission et il serait parvenu à y faire croire le monde ! Il n'aurait été – ô blasphème qui tinte encore à nos oreilles comme un sarcasme d'enfer ! — il n'aurait été qu'un astucieux personnage, un heureux trompeur ou un halluciné, un cerveau névrosé dont la science moderne viendrait de découvrir et voudrait classer le cas pathologique, et on l'aurait cru sur parole !

Quoi ! ces affirmations sans preuves et ces rêves sans réalité objective ont pu séduire les plus belles intelligences, qui les ont proclamés le point culminant de la raison humaine! Ce tissu de divagations est devenu cette admirable théologie catholique, la seule qui ait une argumentation solide et qui supporte le contrôle de la plus sévère raison !

Qu'on nous explique donc comment le Christ exerce une aussi prodigieuse puissance sur l'esprit humain, comment ce nuage inconsistant s'est organisé, comment de cette nébuleuse est sorti un soleil radieux, guidant encore, guidant toujours l'humanité dans son ascension vers le progrès, comment la vérité est venue du mensonge et la foi de l'imposture! Ces prodiges, dites-moi, m. f., ne sont-ils pas, à eux seuls et en dehors de tout miracle, le plus divin des miracles et la preuve de la mission divine de Jésus-Christ ?

Nous sommes ici en présence d'une pyramide grandiose, dont la base couvre la terre et dont le sommet atteint les cieux, c'est le christianisme. Vous sapez les soubassements de l'édifice ; vous

creusez le sol sur lequel il repose; vous décimentez les pierres qui le soutiennent ; vous démolissez les contreforts qui le consolident; en d'autres termes, vous niez la véracité du Maître divin qui a fondé cette religion, ses miracles et sa céleste mission, puis vous me montrez la pyramide qui se soutient ainsi dans le vide, aussi solide que amais.

Pourquoi dès lors vous étonnez-vous de mon étonnement? Vous voudriez que je croie à votre négation plutôt qu'à l'affirmation chrétienne, à votre parole plutôt qu'à la parole du Christ? Non, cette parole du Christ n'a jamais offert à mon assentiment de mystères aussi incompréhensibles que vos déraisonnables explications.

Je vous laisse donc tourner le dos à la lumière et vous enfoncer dans les ténèbres. Pendant que vous vous épuisez à égratigner de vos ongles et à attaquer à coups de pied ce colosse de granit séculaire qu'est le christianisme, je m'en vais souriant et confiant et avec la simplicité de Marthe ayant entendu la parole du Maître, je redis : « *Credo!* Je crois !... Oui, je crois, et de toutes les forces de mon âme ! »

II. — *Notre-Seigneur se fait aimer*

Dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur non seulement se fait croire, mais il se fait aimer, et il se fait aimer jusqu'à l'immolation de soi.

S'il n'est pas la Bonté infinie et divine, la miséricorde incarnée, ayant droit à tout notre amour, qu'on nous dise donc comment il a pu s'attacher les cœurs !

A Marthe, en face de la mort dont il s'affirmait le vainqueur, le Christ disait : « *Credis hoc?* Croyez-vous ? »

A Pierre, sur le lac de Génésareth, le Christ demande : « *Amas me ?* M'aimes-tu ? » Parole mystérieuse, qui, dans la personne de Pierre, s'adresse à tous les chrétiens, dont il est le chef et le représentant.

En effet, on n'est chrétien, on n'appartient à Jésus-Christ qu'autant qu'on l'aime. C'est le contrat qui nous engage mutuellement, lui et nous. La foi ouvre les portes du temple, mais c'est l'amour qui introduit jusque dans le sanctuaire. Par la foi, nous sommes ses disciples, assis sur les bancs de son école. Par l'amour, nous sommes ses fils, groupés autour de lui, assis à la table du Père de famille.

Qui règne sur notre cœur est maître de toute notre vie. Et c'est par l'amour et sur notre cœur que Jésus veut établir son empire.

Oui, vivant, il a ce dessein. Il émet cette singulière prétention de gagner tous les cœurs à lui. Plus encore, il prophétise son succès. « Un jour, dit-il, j'attirerai tout à moi. »

Ecoutez donc, m. f., la grande voix qui part du Calvaire et qui va à travers tous les mondes ; écoutez la voix qui part du tabernacle et de l'autel et qui vient jusqu'à nous pour crier à notre cœur : « *Amas me ?* M'aimes tu ? »

Oui, m'aimez-vous, moi qui n'ai pourtant aucun attrait pour les regards humains, moi le rebut d'Israël et le scandale des païens, moi qui meurs maudit de tous ?... M'aimez-vous, moi le docteur d'une morale austère, moi qui ne parle que de sacrifice, que de victimes à immoler dans votre cœur et de croix à porter sur vos épaules, moi qui n'ai à vous offrir que des espérances invisibles et des bonheurs futurs, alors que je vous demande des sacrifices sensibles et des humiliations présentes ?... M'aimez-vous de cet amour puissant qui triomphe de l'égoïsme, des passions et de la mort, de cet amour unique qui n'a jamais été accordé à aucun autre, plus grand, plus saint, plus fort que tout, de cet amour sublime que n'inspire pas la mère à son enfant et l'époux à son épouse ?

Oui, m'aimes-tu, ô Pierre, et es-tu prêt à étendre pour moi les membres de ton corps sur ce lit d'agonie et de torture qui est un gibet ?... M'aimes-tu, ô Agnès, et es-tu prête à livrer ta chair délicate et virginale aux roues qui la dépèceront et aux brasiers qui la brûleront ?... M'aimes-tu, ô Augustin, et es-tu prêt à rompre pour moi la chaîne trop lourde de tes violentes passions ?... M'aimes-tu, ô Dominique, et es-tu prêt à souffrir la faim, la soif, la chaleur, le froid, l'humiliation, la persécution, afin de prêcher mon nom aux ignorants et de gagner les infidèles à ma foi et les endurcis à mon amour ?

Le Christ est amour, et parce qu'il est amour, il a voulu être aimé. M. f., le Christ a été aimé, le Christ est aimé. Oui, il a éveillé partout un doux et mystérieux amour que vingt siècles n'ont pu assouvir ni éteindre. Partout et toujours, il a rencontré des âmes enthousiastes qui ont couvert de baisers sa croix et ses plaies, qui ont passé les nuits devant ses autels, pour murmurer à son oreille les plus ardentes protestations d'amour.

Le Christ a demandé l'amour, cet amour qui se transforme en zèle et qui fait l'apôtre et le missionnaire, et je vois de partout, sans que ce mouvement se ralentisse, se lever des apôtres, des missionnaires par milliers et je les entends redire à ce Christ qui a vécu loin d'eux et qui n'est plus : « Me voici, avec ma jeunesse et mon avenir, mes affections et mes espoirs terrestres, j'immole tout à votre amour, à la propagation de votre foi, à l'extension de votre règne ! »

Le Christ a demandé l'amour, cet amour fait de dévouement et de charité, qui ne recule pas devant une mort anticipée et une sorte d'ensevelissement vivant, cet amour qui immole à Dieu et aux pauvres ses aises, ses goûts, son bien-être, cet amour qui fait la Sœur de charité. Son appel toujours entendu suscite des légions d'âmes, qui se vouent les unes à la prière, les autres au soulagement des misères humaines.

Le Christ a demandé l'amour, cet amour pénitent qui lave dans des flots de larmes les souillures du passé, et c'est pour lui que dans tous les siècles nous voyons des pécheresses repenties renouveler le geste de sainte Marie-Madeleine, répandre des parfums, déchirer leurs dentelles,

voiler leurs épaules et leurs visages et briser à ses pieds les idoles du passé.

Le Christ a demandé l'amour, cet amour modeste, silencieux, méconnu, content tout simplement du devoir accompli et de l'honneur de servir Dieu. Et partout et toujours, au foyer domestique comme à l'atelier de l'artisan, dans le monde du travail comme dans le monde de l'opulence, dans un riche salon comme dans une pauvre chambre, je vois des hommes et des femmes, des enfants et des vieillards, des magistrats et des artisans, des professeurs et des élèves heureux d'être à lui, fidèles à leurs devoirs à cause de lui, remplissant leur vie de son souvenir et de son amour.

Le Christ est-il aimé ? Demandez cela à la génération présente, que l'on accuse d'égoïsme, d'orgueil, d'indifférence, et elle vous répondra que si elle a encore au cœur quelque amour, c'est pour le Christ. Oui, lui seul est encore aimé d'un amour vraiment sincère, que je sens palpiter dans vos cœurs, m. f., et que rien ne pourra jamais arracher de vos poitrines.

Voilà le fait que je constate : le Christ a été aimé et il est toujours aimé. Je mets les incroyants au défi de me l'expliquer.

Si le Christ n'est pas Dieu, comme ils le prétendent, s'il n'a pas le droit de régner sur nos cœurs humains, si ce n'est pas pour conquérir cet amour qu'il s'est incarné et qu'il est mort sur la croix du Calvaire, s'il n'est pas réellement vivant dans son ciel de gloire d'où il nous soulève jusqu'à lui par une sorte de magnétisme divin, comment est-il possible d'expliquer ce mystère ?

Comment, s'il n'est qu'un homme, et un homme méconnu, incompris, traité d'utopiste et de suborneur par les uns, montré du doigt par les autres, sauf par quelques bateliers et quelques artisans, comment a-t-il pu prévoir et prédire, donnant ce fait comme une preuve de sa mission divine, l'amour posthume et universel qu'il inspirerait ?

Pourquoi le Christ, jaloux d'être aimé, n'a-t-il pas mis en œuvre les moyens par lesquels on se concilie l'affection de ses semblables ? Pourquoi n'a-t-il voulu agir sur les cœurs qu'après son trépas ?... C'est en déployant leur gloire, leur génie, leur puissance que les hommes fascinent, éblouissent, subjuguent. Le Christ ignore cette stratégie. Il s'efface, se fait petit, il s'anéantit. Depuis quand, par de telles armes, conquiert-on les empires, et, par de tels liens, enchaîne-t-on les cœurs ? Comment le Christ a-t-il réussi à obtenir cet amour qu'il se promettait, alors que le reste des mortels peut à peine espérer de vivre un jour dans le souvenir de ses proches, alors qu'un fils oublie le père dont il a pourtant pleuré sincèrement la mort, alors que l'ami voit s'effacer dans sa mémoire l'image de celui avec qui il avait longtemps vécu et dont les traits semblaient gravés là pour toujours ?

Seul, le Christ triomphe de la durée et de l'oubli ; seul, il triomphe de l'inconstance de notre nature humaine ; seul, il triomphe des passions qui viennent ronger nos amours et les corrompre. De quel sortilège mystérieux s'est-il donc servi ? Et chose plus étrange : cet amour du Christ continue de répondre à toutes les exigences de notre cœur. Alors que tout ici-bas nous laisse insatisfaits, cet amour comble nos aspirations et rassasie nos désirs.

Comment expliquer tout cela ? Dites-le-moi, vous qui repoussez le Christ Jésus, sinon vos objections tombent à faux et c'est vous que je refuse d'écouter.

Dans son livre des *Pensées,* Pascal a laissé un titre de chapitre inachevé, où il n'y a que trois mots : « Jésus-Christ a voulu être aimé, il l'a été, il est Dieu. »

Oui, multiples sont les preuves de la divinité de notre Sauveur. Il y en a qui parlent plus à notre imagination ou à notre raison. Je n'en sais aucune qui puisse impressionner davantage. Celle-ci nous frappe droit au cœur, elle entraîne notre assentiment, elle nous émeut, elle nous attendrit, elle nous embrase de ce feu sacré que le Christ est venu allumer dans les cœurs et comme Pierre, avec une larme qui vient mouiller nos paupières, les mains jointes sur la poitrine, nous disons : « Seigneur, vous qui lisez dans les âmes, vous savez ce qui se passe là au plus intime de moi-même ; je vous aime, et vous savez bien que je vous aime. »

III. — *Notre-Seigneur se fait adorer*

Ce que je viens de dire de la foi et de l'amour que le Christ a pu obtenir de tous les siècles, je pourrais le répéter avec plus de force encore de l'adoration. C'est là le troisième triomphe qu'il remporte sur les âmes. Mais je ne veux pas abuser plus longuement de votre attention.

J'en ai dit assez pour justifier notre foi en Jésus et notre espérance en ses promesses, assez pour convaincre quiconque est sincère et l'amener aux pieds de notre divin Maître, assez surtout pour rassurer nos âmes contre toutes les objections, contre toutes les injures et toutes les négations faites à la divinité de notre Sauveur.

Ne craignez rien, m. f. Le Christ sera toujours vainqueur, son triomphe dans le passé nous est une garantie de son triomphe dans l'avenir. Le sceptre qui a été mis entre ses mains est un sceptre d'amour, oui, mais aussi un sceptre de force. Forgé par la main même de Dieu, ce n'est pas la main d'un homme qui le brisera.

En le contemplant aujourd'hui au plus haut des cieux et au sommet des siècles comme sur un autre Thabor, en le contemplant dans le Sacrement de l'autel, où il est toujours réellement présent, réellement vivant, je suis confiant et je répète l'hymne de S. Jean : « A Celui qui est assis sur ce trône, amour, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles ! »

Des mains sacrilèges, il est vrai, ont essayé de le jeter en bas de ses autels ; des bouches impies ont blasphémé son nom ; on travaille à l'arracher

de nos mœurs et de nos âmes... Vains efforts ! Le christianisme est enraciné dans les entrailles de l'humanité. L'humanité ne peut plus se passer du Christ, et quand on croira l'avoir de nouveau anéanti, mis au tombeau, cette humanité, se baissant vers lui, le relèvera avec amour ; de ses mains pieuses, elle le replacera sur des autels plus beaux que les anciens et devant lui elle s'agenouillera pour l'adorer.

Ah ! m. f., s'il m'arrive parfois de craindre, ce n'est pas pour lui à qui il a été promis un règne sans fin, mais c'est pour les sociétés qui secouent son joug. Ce n'est pas impunément qu'on cesse de croire en lui. Il en coûte cher de vouloir se passer du Christ, qui a dit : « Sans moi, vous ne pouvez rien ! »

S'il m'arrive de craindre, c'est pour ceux qui l'attaquent, pour les scribes qui le calomnient, pour les Pilate qui le livrent, pour les pharisiens qui le crucifient. Aveuglés qu'ils sont, ils ne voient pas que le Christ est à lui seul plus puissant qu'eux tous et que les temples qu'ils ébranlent et qu'ils abattent les enseveliront à jamais sur leurs débris et leurs ruines. Mais sur ces ruines, sur ces débris, sur ces cadavres, regardez bien : le Christ se relève, et il est toujours debout, toujours vivant, toujours écouté, aimé, adoré, à jamais triomphant...

Triomphez donc, ô Christ Jésus ! Triomphez sur votre Thabor, aux yeux de vos disciples de choix, tout rayonnants de votre splendeur ! Triomphez dans votre ciel, ce Thabor éternel, au regard de vos anges et de vos élus que vous béatifiez par votre gloire ! Triomphez aussi pour nous, sur notre terre, sur l'autel et dans le tabernacle ! Triomphez dans votre Eucharistie ! Que l'autel soit pour vous le Thabor où nos yeux vous contemplent, illuminant de vos rayons les siècles qui se succèdent !

Triomphez, en restant toujours le Maître divin des intelligences et le céleste Roi des cœurs ! Triomphez même des obstinés et des rebelles, non en les frappant dans votre colère, mais en les aveuglant de vos lumières et en les enchaînant pour leur salut à votre char de victoire !

Que, se joignant avec nous aux disciples du Thabor, ils se prosternent devant vous dans une même foi et un même amour ! C'est le vœu que nous formons pour eux, pour tous, et ce vœu-là monte d'un cœur uniquement jaloux de votre gloire !

* *

M. f., puissions-nous être exaucés et voir se lever ce jour tant désiré où il n'y aura plus ni infidèles, ni dissidents, ni indifférents, ni blasphémateurs, où tous les genoux ploieront devant les mêmes autels, où tous les fronts se découvriront devant la croix sainte du Christ, où toutes les bouches communieront à la Sainte Eucharistie, où tous les cœurs battront dans les poitrines à l'unisson d'un même amour, l'amour du Christ, où sous les voûtes de nos églises devenues trop étroites, toutes les voix, faisant écho à celles des anges et des élus, rediront l'hymne de l'éternité : « A celui qui est assis sur ce trône, amour, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles ! » Ainsi soit-il.

PLANS D'INSTRUCTIONS POUR LE MOIS DE LA SAINTE ENFANCE

I

25 décembre : Noël

A QUELLES CONDITIONS JÉSUS NAITRA DANS NOS CŒURS

Les circonstances qui ont accompagné la naissance du Sauveur. Un lieu obscur : Bethléem, une crèche. Voyage pénible de Marie et Joseph pour se rendre de Nazareth à Bethléem. Pauvreté de Marie et de Joseph. Ce sont les conditions qui permettront à Jésus de naître dans nos cœurs.

1° L'HUMILITÉ. — *a)* Elle a été voulue par Jésus pour lui-même et pour sa mère, parce qu'il était venu sur terre pour obéir à son Père et pour réparer par ses anéantissements l'orgueil des pécheurs qui prétendent s'égaler à Dieu : « Vous serez comme des dieux. »

b) Jésus la désire pour nous : nous ne pouvons servir deux maîtres ; il faut choisir entre l'orgueilleuse révolte du monde et l'humble soumission de Jésus.

2° LA COOPÉRATION A LA GRACE PAR LE SACRIFICE. — *a)* Marie et Joseph font une démarche pénible pour obéir à l'édit de César-Auguste, mais surtout pour obéir à Dieu.

b) La grâce de Dieu nous est offerte ; mais elle n'agira pas sans notre collaboration : une démarche de notre part s'impose. Comme Marie et Joseph, faisons servir tous nos actes à la gloire de Dieu ; l'obéissance aux créatures peut et doit être surnaturalisée par l'intention de plaire à Dieu en faisant sa volonté.

3° LE DÉTACHEMENT. — *a)* Marie et Joseph sont pauvres ; ils ne trouvent pas de place dans les hôtelleries et s'accommodent de ce contre-temps.

b) Le détachement de ses aises et l'acceptation de la croix sont nécessaires à quiconque veut faire régner Jésus dans son cœur. Détachement obligatoire de tout ce qui est défendu ; détachement conseillé de ce qui pourrait être une gêne pour notre vie spirituelle.

— *Induimini Jesum Christum :* c'est d'abord se dépouiller de l'esprit du monde ; c'est ensuite accepter librement l'esprit d'humilité, de sacrifice et de détachement qui est celui de Jésus-Christ.

II

26 décembre

L'ANNONCE FAITE AUX BERGERS

C'est un mystère de prédilection divine que nous contemplons aujourd'hui : les bergers se trouvaient à proximité de Bethléem ; Dieu accomplit pour eux un prodige : la clarté céleste, la voix des anges ; il leur annonce la naissance du Sauveur. Pour nous aussi, de préférence à tant d'autres, Dieu a facilité la connaissance du Sauveur.